

Les tiroirs embaumés de la mémoire

Cela faisait bien longtemps que, de mon enfance, j'avais oublié la majeure partie de mes souvenirs, quand une journée d'automne où les feuilles commençaient à tomber et où les températures commençaient à chuter, je me rendais prestement à la station de métro la plus proche. C'était une de ces journées banales où la vie avait décidé qu'il ne s'y passe rien, où la routine morne, douceâtre et insipide vous rattrape et décide, sans votre consentement, de faire de votre journée un jour sans couleurs. Une fois négligemment installé comme à mon habitude tout près de la porte de sortie, ce fut sans surprise que je constatai l'ampleur des nouvelles technologies sur la société actuelle et leur influence toujours plus grande. Mais, perdu dans le flot perpétuel de mes interprétations muettes, tout à coup, je tressaillis, brusquement interpellé par un son qui n'était autre que celui de la sonnerie de mon propre téléphone portable. En le saisissant, je fus surpris de découvrir, sur l'écran, le visage rosé, au teint éclatant, d'une jeune femme avec laquelle j'échangeais depuis quelques jours sur une application de rencontres : des sourcils joliment dessinés surplombaient un magnifique, hypnotisant et déchirant regard de déesse. Le texte accompagnant le selfie m'intimait seulement de me retourner. Là, de l'autre côté du wagon, le regard d'un vert émeraude intense, dans lequel je m'étais déjà maintes fois perdu par écran interposé, me fixait fermement. Soudainement, réellement et matériellement, elle était apparue, en face de moi, pour la première fois. En m'approchant d'elle pour la saluer, je remarquai que ses sourcils desservaient finalement ses joues rebondies et que son regard si envoûtant masquait malhablement un nez longiligne et insignifiant.

Or, un parfum, subtil mélange de camomille et de genévrier, odeur boisée et fleurie hors du commun, aux senteurs anciennes, douces et enveloppantes, ôta d'un seul coup toutes ces pensées étrangères de la sensation de pur délice qui enflait en moi tel un feu de joie fragile, impression éphémère de paix éternelle, de sécurité absolue, de bonheur infini. Vibrant, dépassant tous les autres autour de moi et annihilant le selfie, le métro et la jeune femme même de laquelle il émanait, cet effluve, comme un radeau sur une mer déchaînée, m'emporta vers un rivage inconnu de mon esprit, où pourtant, je semblais déjà être allé. Je m'emplissais avidement de cette senteur hypnotique mais plus je la humais, plus l'effet magique des arômes diminuait. Cette impression, tenace au début, commençait à dépérir. Et moi, immobile, impassible, immortel, comme si le temps n'avait plus d'emprise sur moi, je tentais, comme un naufragé, malgré le vent et la pluie, d'allumer, grâce à l'étincelle de ce parfum, le feu du souvenir. Pourquoi quelque chose d'aussi commun qu'une simple senteur suscitait en moi ces émotions intenses ? Comment pourrais-je trouver la cause de ce puissant bonheur, extraordinaire témoignage du passé, si vite dissipé ? Une seule possibilité s'offrait à moi, chercher encore et encore, dans les tréfonds de ma mémoire, dans les innombrables tiroirs de mes souvenirs, dans les abîmes du temps ancien ; mais mon esprit, déjà, s'égarait ailleurs, repoussant la lourde tâche de porter à la lumière la vérité sur ce doux parfum. Pourtant, je savais bien que, seul, il n'était rien d'autre qu'un mélange d'arômes, mais qu'il se rapportait à un souvenir bien plus important que j'étais résolument décidé à sortir de l'ombre de ma mémoire. Peut-être était-il déjà trop tard, qu'il ne reviendrait jamais, que son secret resterait toujours dans l'oubli de ma conscience.

Mais tout d'un coup, loin du monde terrestre et banal, allant de pair avec la sensation de bien-être d'avoir réussi une tâche ardue, le voilà, chaud, doux et sucré, émergeant de l'obscurité, commençant à distordre le paysage autour de moi, à le modifier et à le permuter en une scène de théâtre de mon passé, ce vestige perdu maintenant retrouvé. Ce parfum si particulier appartenait à ma mère du temps de mon enfance, un parfum si déroutant et caractéristique de sa jeunesse que je ne l'avais plus jamais senti, si bien qu'il avait ainsi gardé toute sa signification infantile. Et, dès que je le reconnus, comme un édifice de cartes à jouer agglomérées, s'empilèrent dans mon esprit mes monstres enfantins, mon carnet d'histoires avec ses jolies dorures, mon lit douillet, les bras solides et bienveillants de ma mère, ma tête posée au creux de son cou, son odeur envoûtante, nos rires joyeux, mon cœur vivant, les veillées, enfin, où ma mère lisait sans interruption telle aventure exaltante.

Seule la mémoire a le pouvoir ultime, sacré et béni, de provoquer à sa guise des montagnes russes d'émotions dues à des débris du passé, comme ce parfum maternel des plus inhabituels qui, même après dix ans, fidèle à lui-même, est resté, comme une agréable mauvaise herbe, planté dans le jardin du souvenir.

« Hou, hou, hou, hou. »

Vingt ans déjà que la fièvre de vivre et toutes les fioritures de la jeunesse m'avaient quitté, quand un samedi matin, à l'heure où j'avais l'habitude de dormir, Robert de Saint-Loup, sachant que j'étais libre aujourd'hui, m'envoya un sms qui me conviait à venir dîner le soir même. Et, venant de lui, je ne pus refuser, même si, en vérité, je ne m'enchantai guère de cette nouvelle qui me priverait d'heures précieuses pour écrire.

Nonobstant, je décidai d'aller flâner du côté des Champs-Élysées, en quête d'un présent à lui offrir. Étranger au spectacle qui s'offrait à moi, je marchais machinalement, fixant un point au loin au-dessus de la foule. La rue, plus belle, plus bondée et plus bruyante que jamais en ce jour d'empilettes, m'emportait dans les avenues moins luxueuses de Paris, quand le téléphone d'une passante sonna près de moi, m'arrachant subitement à mes brumeuses pensées. Ce n'était pas une sonnerie traditionnelle, mais un écho fantomatique, un « Hou, hou, hou, hou » qui me tétanisa. Mélodie oubliée, morceau enchanteur, éclatant retour du passé, la sonnerie, de ses quelques notes divines, m'avait précipité dans un repli insoupçonné de mon esprit. Je restai paralysé, empreint d'une sensation de joie dont je ne connaissais pas l'origine. Cependant, j'avais beau essayer de me souvenir, la sensation diminuait et la sonnerie aussi, au rythme des pas de la femme qui s'éloignait. Et moi, statique et prisonnier de cette rue, j'essayais péniblement de crocheter la porte qui mène aux souterrains de ma mémoire. Cette impression si délicieuse que le temps ruisselle sur moi sans y laisser de trace, que la mort elle-même ne peut m'atteindre, je m'y accrochais, essayant en vain de sortir de l'oubli ce frêle moment de plénitude.

Pourquoi ce simple son, de mon être, faisait-il réapparaître autant de sensations si miraculeuses ? Comment pourrais-je, de cette sonnerie, faire ressurgir un souvenir si longtemps oublié ? Maintenant que le bruit s'était évanoui, la tâche m'était plus ardue, mon esprit déjà s'évadait, et avec lui les vestiges du passé. Mais soudain, émergeant de l'obscurité, m'enveloppant de sa tendresse et me ramenant là où je ne saurais aller seul, m'apparut, plus clair, plus authentique, plus puissant encore, telle une clé ouvrant la porte de ma mémoire, ce souvenir délaissé : ce son, c'était le même que celui du jouet enfantin qu'avec ma mère nous ressortions chaque fois qu'Halloween approchait et qui, lorsqu'il s'allumait, faisait ce fameux « Hou, hou, hou, hou ».

Ainsi, même après vingt ans, cette sonnerie des plus inhabituelles est restée, comme une précieuse antiquité, enfermée dans le recueil de mes souvenirs, attendant que l'on vienne la libérer. Et je ne sais pourquoi, dès que je l'eus retrouvée, comme le dessert après le plat, ma mère, mon père, ma grand-mère et les autres, le repas d'Halloween, les moments festifs et toute mon enfance, me sont apparus, faisant renaître des bonheurs d'antan.